

Extraits des Mémoires de la comtesse Potocka

Proposés par Anna de Bagneux

(ag.fdb@wanadoo.fr)

Constance Poniatowska et sa cousine Marie Thérèse Poniatowska sont nièces de Stanislas Auguste Poniatowski, dernier roi de Pologne, qui voit, en 1795, le partage de la Pologne entre l'Autriche, la Russie et la Prusse.

Marie Thérèse (1765-1834) épouse le comte Vincent Tysszkiewicz et vit à Paris dans l'entourage de Talleyrand. Elle est enterrée à Valençay dans le caveau Talleyrand.

Constance épouse en 1775 Louis, comte Tysszkiewicz. De ce mariage naît Anna (1776-1867). Mariée en 1802 au comte Alexandre Potocki avec lequel elle aura trois enfants, Anna écrit ses mémoires émaillés de rencontres avec des personnages qui paraissent familier aux Amis de Talleyrand.

En novembre 1806, les Prussiens quittent en hâte Varsovie « sous les fuées des gamins » et le régiment de Hussards du prince Murat est accueilli avec enthousiasme. Le soir, un jeune officier de Hussards entre dans la salle à manger des Potocki

- C'est Charles ! s'écrie le comte Potocki en l'embrassant et il présente Charles de Flahaut à Anna.

Je baissai la tête, décidée à n'être point vue et à ne point regarder, mais un son de voix comme je n'en avais jamais entendu vint ébranler cette résolution, et je levai les yeux pour voir quelle figure pouvait avoir un homme qui parlait si harmonieusement. C'est, je crois, la seule personne qu'il me soit arrivé d'écouter avant de la regarder.

Charles avait vingt et un ou vingt-deux ans. Sans être régulièrement beau, il avait une figure charmante. Son regard était voilé d'une mélancolie qui semblait trahir une peine secrète. Ses manières étaient élégantes, sans fatuité, sa conversation spirituelle, ses opinions indépendantes; jamais personne n'a mieux réalisé l'idée qu'on se fait d'un héros de roman et d'un preux chevalier. Aussi sa mère, Madame de Souza s'en est-elle servie comme d'un type qu'elle a reproduit, sous différents noms, dans ses délicieux romans.

Charles tombe sous le charme d'Anna. Il ne cherche pas à séduire l'épouse d'un ami mais l'entoure d'attentions. Lorsqu'un soir elle s'inquiète de ne pouvoir rejoindre, à cause du verglas, son petit garçon malade, elle reçoit à l'aube un bulletin détaillé sur la santé de l'enfant que Charles a veillé toute la nuit. Anna tente de se persuader qu'elle éprouve pour Charles « une vieille et sainte amitié qui avait le charme d'un nouvel amour.»



Anna-Potocka par Lesueur d'après Wincenty Lesserowicz

Fidèle à mes devoirs - je me contentais de nier le danger.

En hiver 1807, pendant que ses troupes bivouaquent à Varsovie, Napoléon reçoit la noblesse polonaise.

Nous attendîmes assez longtemps, et, s'il faut l'avouer, notre curiosité n'était pas exempte d'une certaine crainte. Tout à coup le silence fut troublé par une subite rumeur, les battants de la porte s'ouvrirent avec fracas, et M. de Talleyrand s'avança, prononçant à haute et intelligible voix cette parole magique qui faisait trembler le monde: « l'Empereur ! » Aussitôt Napoléon apparut et s'arrêta un instant comme pour se laisser regarder. Mais ce que l'on comprendra difficilement, c'est combien l'impression qu'on ressentait en l'apercevant pour la première fois était profonde et inattendue. Quant à moi, j'éprouvai une sorte de stupeur, une surprise muette, semblable à celle dont on est saisi à la vue de toute espèce de prodige. Il me semblait qu'il avait une auréole. Ma belle-mère se trouvait auprès de la porte par laquelle l'Empereur était entré ; il s'adressa d'abord à elle, et lui parla de son mari d'une manière très flatteuse. - Mon tour vint ensuite. Je ne saurais retrouver ce qu'il me dit, tant j'étais troublée. Ce fut probablement une de

ces phrases banales qui vont à toutes les jeunes femmes. Je répondis sans doute assez gauchement, car il me regarda avec une sorte de surprise, ce qui me déconcerta encore davantage et me fit tout oublier, excepté le sourire gracieux et doux dont il accompagna le peu de mots qu'il m'adressa. Ce sourire, qui lui était habituel lorsqu'il parlait à une femme, ôta à sa figure tout ce que son regard aurait pu lui donner de sévère (1).

Je reviens au bal de M de Talleyrand. Ce fut un des plus curieux auxquels il me fut donné d'assister. L'Empereur y dansa une contredanse qui servit de prétexte à sa liaison avec Madame Walewska.

- Comment trouvez-vous que je danse? me dit-il en riant: je pense que vous vous êtes moquée de moi.

- En vérité, Sire, lui répondis-je, pour un grand homme vous dansez parfaitement.

Peu avant, Napoléon était venu s'asseoir entre cette future favorite et moi ; après avoir causé quelques minutes, il me demanda qui était son autre voisine. Dès que je l'eus nommée, il se tourna de son côté de l'air du monde le mieux informé.

Nous sûmes depuis que M. de Talleyrand avait étendu ses attentions jusqu'au point de ménager cette première entrevue et d'aplanir les difficultés préliminaires. Napoléon ayant manifesté le désir de compter une Polonaise au nombre de ses conquêtes, elle fut choisie telle qu'il la fallait, - délicate de figure et nulle d'esprit. On prétendit avoir remarqué qu'après la contredanse, l'Empereur lui avait serré la main, ce qui, disait-on, équivalait à un rendez-vous.



Maria comtesse Walewska d'après Gérard

L'Empereur avait à sa suite un orchestre complet, dirigé par le fameux compositeur Paër. C'était toujours de la musique italienne. Napoléon semblait l'aimer avec passion! Il écoutait attentivement, applaudissait en connaisseur, et l'harmonie paraissait avoir une grande puissance sur ses facultés morales.

Après le jeu venait le souper. Napoléon ne se mettait jamais à table, mais il circulait afin de causer avec les dames, se divertissant à faire mille questions qui parfois devenaient embarrassantes, vu l'extrême précision qu'il exigeait dans les réponses. Il voulait savoir ce qu'on faisait, ce qu'on lisait, à quoi on pensait le plus, ce qu'on aimait le mieux.

Un jour, ou plutôt un soir que, appuyé sur le dos de ma chaise, il s'amusa à m'examiner de la sorte sur mes lectures, il me parla romans et me dit que de tous ceux qui lui étaient tombés sous la main, celui qui l'avait intéressé le plus vivement était « Le Comte de Comminges » (2). Il l'avait lu deux fois et en avait toujours été touché aux larmes.

Quand, en 1810, Anna émet le souhait d'aller à Paris assister aux fêtes du mariage de Napoléon et de l'archiduchesse Marie Louise, son mari la confie à un vieil ami de Talleyrand, le comte de Narbonne. Alors Ambassadeur extraordinaire de Napoléon à Vienne, il se rendait lui aussi à Paris. Il fut convenu qu'il conduirait Anna chez sa tante Marie Thérèse Tyszkiewicz.

Vieillard infiniment aimable... Monsieur de Narbonne possédait au plus haut degré l'art de raconter. Bon, doux et complaisant, gouverné par son valet de chambre qui le ruinait, il n'était jamais soucieux et toujours d'agréable humeur.

Le voyage se déroule agréablement jusqu'à Zurich où, grâce à son compagnon de voyage, Anna trouve, non seulement un appartement élégant, mais un bain tout prêt.

A peine étais-je dans l'eau qu'une petite porte masquée d'une glace s'ouvrit doucement, et à ma grande frayeur un homme se glissa dans la chambre et vint mettre un genou en terre auprès de ma baignoire. Je jetai un cri affreux; ma femme de chambre venait de sortir pour préparer ma toilette, mais heureusement elle m'avait laissé une sonnette que j'agitai convulsivement. Avant qu'elle m'eût entendue, j'eus le temps de contempler l'objet de ma soudaine frayeur. C'était ce pauvre M. de Narbonne lui-même! Intimidé par l'effet qu'il produisait, il restait immobile dans son humble posture. Je crus un moment qu'il était devenu fou et

le regardai avec un mélange de pitié et de terreur, et le pauvre héros de cette ridicule aventure, se relevant non sans peine, s'esquiva tout confus.



Louis-Marie-Jacques-Amalric, comte de Narbonne-Lara (1755-1813) par Herminie Défiérain

Anna continue le voyage seule jusqu'à Paris où sa tante Tyszkiewicz lui a retenu un appartement dans un bel hôtel meublé de la place Louis XV.

Ma tante n'aimait pas l'Empereur, mais elle le craignait, et c'est tout bas qu'elle manifestait son étonnement d'une manière fort peu respectueuse :

« Conçoit-on le bonheur de cet homme ? Il est donc prouvé que rien ne lui résistera ? disait-elle. Après avoir bouleversé le monde, vaincu l'Autriche, fait sauter les remparts de la capitale, le monarque malheureux qu'il a réduit à ce degré d'humiliation lui donne sa fille, en implorant la paix !

Ma tante, qui, secrètement, tenait au faubourg Saint-Germain, où M. de Talleyrand l'avait introduite, prétendait savoir tout ce qui se passait aux Tuileries, au moyen des rapports que celui-ci y entretenait.

Ma tante m'avait présentée à ses amis; presque tous habitaient le faubourg Saint-Germain; c'est dire qu'ils étaient de l'opposition. On y dénigrait tout, on y soupçonnait beaucoup, et on ne s'y amusait guère; - je ne m'y plus que médiocrement. La seule maison agréable où elle me mena fut celle de la vicomtesse de Laval. Cette femme spirituelle avait pris les choses du bon côté; elle se faisait gloire, pour ainsi dire, d'être pauvre, ne par-

lait jamais de ce qu'elle avait perdu, et n'avait pas l'air de trouver mauvais que d'autres se fussent enrichis; - il fallait bien que leur fortune les consolât de n'être pas des Montmorency, voilà tout!

Une société choisie, dont la jeunesse de tous les partis n'était pas exclue et où elle briguaient même d'être admise, se réunissait souvent dans le petit salon de la vicomtesse; y aller était un brevet d'amabilité et de bon goût. La maison, je veux dire les gens, — se composait d'un valet de pied et d'une négresse qui tenait le milieu entre l'esclave et la confidente; elle venait faire le thé. A ces réceptions fort modestes j'ai vu tout ce que Paris réunissait de gens distingués. M de Talleyrand et la duchesse de Courlande étaient au nombre des habitués les plus assidus. Madame de Talleyrand n'y venait jamais : elle se rendait justice. C'est là seulement que j'ai entendu causer avec abandon; - la politique et l'esprit de parti étaient bannis.

La duchesse était veuve du dernier des ducs et avait été dépossédée à la mort de son mari. La Russie lui laissa le titre et l'immense fortune que le duc avait assurés à sa femme par contrat de mariage. Elle était venue à Varsovie, je ne sais trop à quel propos, et avait été reçue splendidement par Stanislas-Auguste, alors roi. La duchesse me prit en affection en souvenir du prince qui l'avait si galamment accueillie; je l'accompagnais souvent à la cour et aux fêtes officielles. Ce qui me ravissait, c'est que son équipage entraînait sans faire queue. A l'époque dont je parle, la duchesse était sur le retour, mais elle gardait des restes de beauté qui lui assuraient de tardifs succès. Sa fortune princière lui permettait de tenir grand état de maison : tout le monde briguaient la faveur de lui être présenté. M. de Talleyrand, qui n'était pas insensible aux charmes de cette femme, l'avait mise au premier rang des intimes de Madame de Laval, et, dans ce salon, il était convenu d'admirer tout ce que la duchesse faisait; - on admirait surtout ses élégantes toilettes et ses diamants. Je l'ai vue plus d'une fois arriver à minuit, elle venait montrer sa robe de bal ou un bijou nouveau, ainsi qu'aurait pu le faire une femme de vingt ans. Son vieil adorateur l'attendait toujours et la contemplait avec une admiration propre à faire mourir de jalousie tout son sérail, dont ma tante Tyszkiewicz faisait partie.

L'Empereur me reçut avec une bonté toute particulière, qui diminua beaucoup l'embarras du cérémonial. Il voulut bien me demander des nouvelles de toutes les personnes de ma famille, et me parla principalement de mon oncle, le prince Poniatowski.

Malgré l'attention que je prêtais à chacune de ses paroles, je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'oeil d'admiration sur la magnifique Sibylle du Guerchin

suspendue au-dessus du bureau. Venue du Capitole, elle devait, hélas, y retourner.

Napoléon, auquel rien n'échappait, s'aperçut aussitôt de la distraction fugitive que j'avais eue et me dit en souriant que, si j'aimais les arts, il fallait faire la connaissance de M Denon et aller avec lui au Musée.

En sortant du cabinet de l'Empereur, nous passâmes dans le salon d'attente de l'Impératrice, où déjà quantité de gens se trouvaient réunis. Elle sortit de ses appartements, suivie d'une cour nombreuse et brillante. Le goût avec lequel elle était mise l'avait un peu « désenlaidie », mais l'expression de la figure restait la même. Pas un sourire bienveillant, pas un regard curieux qui vinsent animer ce visage de bois. Elle fit le tour du cercle, allant de l'une à l'autre comme ces poupées à mécanique qui roulent lorsqu'on les a montées, montrant leur fine taille bien raide, leurs gros yeux de porcelaine d'un bleu pâle et toujours fixes.

Les soeurs de Napoléon ne se ressemblaient nullement. La plus jeune des trois, Caroline, reine de Naples, n'était pas, à beaucoup près, aussi classiquement belle que sa soeur, mais elle avait une figure infiniment plus mobile, un teint de blonde éblouissant, une taille, des bras, des mains irréprochables et, sans être grande, un port de reine. On eût dit qu'elle était venue au monde toute préparée au rôle que le sort lui réservait. Quant à son intelligence, il suffit de citer le mot de M. de Talleyrand, qui prétendait que cette tête de jolie femme reposait sur les épaules d'un homme d'Etat.

Ma tante en profita pour me mener chez M. de Talleyrand dont, depuis environ un quart de siècle, elle était l'esclave. Retenu à la cour par les devoirs de sa charge, M de Talleyrand ne put rentrer à temps pour nous recevoir et se fit excuser; la chose était fort simple, personne ne songea à s'en formaliser. Ce qui nous sembla plus étrange, c'est qu'en entrant dans le salon, nous n'y trouvâmes pour nous recevoir qu'une dame d'honneur de la princesse. On nous annonça que, séduite par un rayon de soleil, Son Altesse venait de sortir pour faire un tour au Bois. Les invités arrivèrent successivement; ainsi que nous l'avait fait présumer la personne chargée de faire les honneurs en l'absence de la maîtresse du logis. Nous attendîmes plus d'une heure.

Des excuses n'eussent pas été déplacées, mais, craignant de déchoir en se montrant polie, la princesse fit son entrée avec un majestueux aplomb, nous parla du beau temps, de l'air embaumé, paraissant trouver tout naturel que nous l'eussions attendue.

(1) « Son regard avait quelque chose d'étonnant; c'était un regard fixe et profond, nullement l'air Inspiré et poétique. Ce regard prenait une douceur infinie, quand il parlait à une femme... » STENDHAL, Vie de Napoléon, p. 276-277

(2) Il s'agit sans doute du roman de madame de Tencin.

M de Talleyrand me fit les honneurs de ses trésors; il était très naturel que les plus belles et les plus rares éditions se trouvassent réunies chez un connaisseur riche à millions; toutefois, rien n'était comparable à la façon dont il montrait ses livres; il ne disait jamais ce qu'on pouvait savoir ni ce que d'autres avaient déjà dit ou écrit: il parlait fort peu de lui-même, beaucoup des gens éminents avec lesquels il avait eu des rapports. En un mot, il était aussi instruit qu'un grand seigneur qui accordait beaucoup de temps à ses plaisirs pouvait l'être. Pour compléter ce portrait flatteur qui n'est cependant pas flatté, je dirai que M de Talleyrand possédait l'art merveilleux de faire oublier momentanément son passé lorsqu'il parlait du présent.

Anna s'était armée contre les avances de Flahaut mais celui-ci ne l'entoure que d'affectueuses attentions et semble si triste que finalement c'est Anna qui lui laisse entrevoir ses sentiments. Flahaut semble encore plus sombre et lui avoue l'aimer mais être engagé envers une autre personne « dont elle devra à jamais ignorer le nom » et ne veut tromper ni l'une ni l'autre. (Nous savons maintenant qu'il s'agit de la reine Hortense).

Le coup de marteau frappé à la porte de ma maison lorsqu'il la quitta pour la dernière fois, résonna longtemps à mon oreille! [...] Je l'entendais dans mes rêves, il m'éveillait en sursaut! [...] Le temps seul calma cette douloureuse sensation ;

Anna retourne en Pologne. L'épilogue de ses mémoires, terminés vers 1820, est plein de philosophie :

Quel nombre infini d'individus ont disparu, les uns fauchés avant l'âge, les autres après avoir fourni une longue et pénible carrière ! Combien d'actions, combien de noms qui paraissaient mériter l'immortalité, refoulés dans le gouffre où tout s'engloutit, tandis que des gens moins méritants surgissent parce qu'ils se trouvent mêlés à des événements remarquables!

Et l'on a été témoin de ces drames, on a couru tous ensemble vers le même abîme; - éclats de joie, cris de détresse, tout s'est confondu!

Arrivés près du but, en sommes-nous plus sages, sommes-nous armés contre les malheurs et soumis aux décrets du sort? Hélas! l'homme ne cesse de souffrir et d'espérer que lorsqu'il cesse de vivre. L'âge modifie et change la nature de nos impressions sans cependant les anéantir.